

ne permet pas qu'il en soit autrement. Et, malgré ce déploiement d'activité, cette dépense énorme d'énergie, nous affirmons que dans la plupart de nos Écoles ménagères, pour ne pas dire dans toutes, l'enseignement ménager-agricole ne peut s'y donner avec toute l'efficacité nécessaire. L'horticulture pratique, l'aviculture pratique, l'industrie laitière pratique, la cuisine pratique, la couture pratique, pour ne nommer que ces matières, requièrent une somme de temps qu'on ne peut absolument pas leur concéder totalement. Il faut qu'on abrège, qu'on se hâte, qu'on écourte, malgré la constatation d'un détrimement qu'on déplore, mais qu'on ne réparera peut-être jamais.

3°. Les élèves, quelque soit le milieu d'où elles viennent et où elles doivent retourner, reçoivent indifféremment la même éducation.

Qui ne voit les inconvénients d'un pareil système? Admettons qu'il soit difficile pour ne pas dire impossible de séparer tout à fait, au couvent, la citadine de la campagnarde ou fille de cultivateur, et de donner à chacune la direction, l'éducation exclusive que comporte son état. Admettons aussi que plusieurs matières du programme classico-ménager puissent convenir aux deux et donner à chacune d'elles un réel et égal profit; par exemple, que la grammaire, l'histoire sainte, l'histoire du Canada, l'arithmétique, la lecture, composent un menu qui se digère aussi bien par l'une que par l'autre. Admettons encore que la pratique de certains travaux de ménage, de certaines recettes de cuisine, soit également de mise dans les deux cas, et que par là, la besogne des maîtresses soit notablement simplifiée. Mais, qu'il y ait des choses spéciales, en rapport avec la vie à la campagne, à signaler à la fille de cultivateur et à la petite villageoise, chacun le comprend. La ville n'est pas la campagne et le genre de vie qu'on y mène et les travaux qu'on y exécute, doivent quelque peu différer d'un endroit à l'autre. Et ce contact journalier, et cette camaraderie qui existent nécessairement entre les pensionnaires d'une même Institution; et toutes ces belles petites choses, nouveautés qui sautent aux yeux, qu'autorise la mode et qu'étale avec orgueil la pimpante citadine; et cette ambition secrète que nourrit la campagnarde, ambition malsaine que lui ont peut-être insufflée ses parents, de devenir une grande demoiselle, tout cela, disons-nous, n'autorise-t-il pas à prétendre que les élèves de nos Écoles ménagères ne doivent pas recevoir indifféremment la même éducation? La mentalité à former, les goûts à développer, les dangers à signaler, sont autant de sujets à traiter diversement, selon les élèves auxquelles on s'adresse. Et s'il s'agit d'économie, de comptabilité, d'horticulture, d'aviculture, de soins à donner au lait, on pourra bien dire qu'à la ville comme à la campagne, il est à propos qu'on en connaisse quelque chose: mais on voudra bien convenir, n'est-ce pas, que ces matières sont, chez le cultivateur, de première importance, et qu'à l'École ménagère, l'enseignement pratique doit s'en donner avec plus de détails et de persistance à la fille de cultivateur qu'à sa compagne de la ville.